de l'âme ne convient pas à celle dont le soleil étale la splendeur d'un été perpétuel. C'est ainsi que mes anciennes flammes se sont refroidies, et l'amour n'est plus pour moi qu'un nom. Lorsqu'un feu est prêt à s'éteindre, ce qui en redoublait l'activité et le faisait brûler avec plus de force, ne fait plus qu'accélérer sa fin et hâter l'extinction des dernières étincelles. Comme maint jouvenceau, mainte jeune fille en a mémoire; il en est de même des feux de l'amour, alors que leur force expire et qu'ils disparaissent ensevelis sous leurs propres cendres.

Mais maintenant, ami, il est minuit; des nuages obscurcissent le disque humide de la lune, dont je ne te redirai pas les beautés, décrites par tous les rimailleurs. Pourquoi marcherais-je dans le sentier battu où tous les poëtes ont marché avant moi? Toutefois, je te dirai qu'avant que la lampe argentée de la nuit ait accompli trois fois sa révolution accoutumée et parcouru trois fois sa route lumineuse, j'espère, mon cher ami, voir avec toi son disque éclairer le pacifique et bien-aimé séjour qu'habita naguère notre jeunesse. Alors nous nous mêlerons à la troupe joyeuse de nos camarades d'enfance; les récits du passé rempliront le cours charmant des heures; nos âmes s'épancheront en de doux entretiens où pleuvront les mots heureux, jusqu'à l'heure où le croissant de Phébé, commençant à pâlir, ne jettera plus qu'une lueur incertaine à travers les vapeurs du matin.

A UNE DAME [68].

Si le ciel à ton sort eût joint ma destinée, comme ce gage m'en avait naguère donné l'assurance, on n'eût point eu à me reprocher ces folies : car alors la paix de mon cœur n'eût point été troublée [69].

Je te dois ces fautes précoces; je te dois les reproches des vieillards et des sages : ils savent mes torts; mais ils ne savent pas que ce fut toi qui brisas la première les liens de l'amour.

Car il fut un temps où mon âme était pure comme la tienne, et pouvait étouffer ses passions à leur naissance;

mais maintenant tu m'as retiré tes serments : un autre les a reçus.

Je pourrais détruire son repos et troubler le bonheur qui l'attend; mais je veux laisser mon rival sourire dans sa joie. — Pour l'amour de toi, je ne puis le haïr.

Ah! depuis que ta beauté angélique m'est ravie, nulle autre ne peut calmer l'orage de mon cœur! Ce qu'autrefois il voulait trouver dans toi seule, il le cherche maintenant dans plusieurs.

Adieu donc, jeune fille décevante! il serait inutile de te regretter. Ni l'espérance, ni le souvenir ne me viennent en aide; mais la fierté peut m'apprendre à t'oublier.

Et pourtant cet insensé gaspillage de mes ans, ce cercle fastidieux de plaisirs sans saveur, ces nombreuses amours, cet effroi jeté au cœur des mères, cet abandon aveugle au branle des passions,

Tout cela eût été réprimé si tu avais été à moi. Mes joues, pâles maintenant de l'orgie de la nuit, au lieu d'être enflammées par la fièvre des passions, eussent porté la ce me empreinte du bonheur domestique.

Oui, le spectacle des champs m'était doux autrefois; car, en ta présence, la Nature semblait sourire. Mon cœur alors abhorrait l'imposture, car il n'avait de vie que pour t'adorer.

Mais maintenant il me faut d'autres joies. Mes pensées, je les fuis : elles me rendraient fou. Au milieu de la foule frivole et du bruit, je perds la moitié de ma tristesse.

Et cependant, en dépit de tous mes efforts, une pensée se glisse furtivement dans mon âme : les démons auraient pitié de ce que je souffre en apprenant que je t'ai perdue pour toujours!

OH! QUE NE SUIS-JE ENFANT!

Oh! que ne suis-je enfant, exempt de soucis et de peines, dans ma caverne des montagnes, ou errant à travers la solitude sombre, ou bondissant sur la vague bleuâtre! La pompe gênante de l'orgueil saxon ne convient pas à l'âme

libre qui aime les flancs escarpés de la montagne, et gravit les rochers d'où jaillit le torrent.

Fortune, reprends ces terres cultivées, reprends ce nom au son splendide! Je hais le contact des mains serviles, je hais les esclaves qui rampent autour de moi. Place-moi au milieu des rochers que j'aime, et aux pieds desquels l'Océan vient briser ses vagues mugissantes. Je ne te demande qu'une chose : c'est de pouvoir errer encore aux lieux qu'a connus ma jeunesse.

Peu nombreuses sont mes années, et pourtant je sens que le monde ne fut pas fait pour moi. Ah! pourquoi des ténèbres épaisses cachent-elles à l'homme l'heure où il doit cesser d'être? J'eus naguère un magnifique rêve : j'entrevis l'image d'un bonheur imaginaire. Vérité, pourquoi, éveillé par ton odieuse lumière, me suis-je retrouvé dans un monde tel que celui-ci?

J'ai aimé; mais ceux que j'aimais ne sont plus. J'ai eu des amis; mes amis d'enfance ont disparu. Quelle tristesse s'empare du cœur solitaire quand toutes ses premières espérances sont mortes! En vain, la coupe en main, de joyeux convives chassent un instant loin de nous le sentiment de nos maux; en vain l'âme se livre à la fureur du plaisir; ah! le cœur, le cœur n'en garde pas moins son isolement.

Oh! qu'il est triste d'entendre la voix de ceux dont l'amitié ou la haine nous sont indifférentes, et que le rang ou le hasard, l'opulence ou le pouvoir nous donne pour compagnons de plaisir! Rendez-moi quelques amis fidèles, des amis de mon âge dont les sentiments n'aient point changé, et je quitterai pour eux ces réunions nocturnes où le bruit remplace la joie.

Et toi, femme, être charmant, toi, mon espoir, ma consolation, mon tout! combien mon cœur doit être de glace maintenant, puisque je commence à être insensible même à tes sourires! J'abandonnerais sans regret ce bruyant théâtre de splendides douleurs, pour posséder ce calme contentement que la vertu connaît ou semble connaître.

Je voudrais fuir le contact des hommes. — Je cherche à

éviter l'espèce humaine sans la haïr. Il me faut le séjour de la sombre vallée; ses ténèbres conviennent à celles de mon âme. Oh! que n'ai-je les ailes qui transportent la colombe vers son nid! je prendrais mon vol vers la voûte des cieux; c'est là que j'irais chercher la paix.

QUAND J'ERRAIS, JEUNE MONTAGNARD.

Quand j'errais, jeune montagnard, sur la bruyère sombre, que je gravissais, ô Morven [70]! ta cime neigeuse, contemplant à mes pieds le torrent à la voix tonnante ou les vapeurs que la tempête amoncelait au-dessous de moi, étranger à la science, ignorant la crainte, sauvage comme les rochers au sein desquels grandissait mon enfance, une pensée unique occupait mon cœur; et cette pensée, ô ma douce Marie! ai-je besoin de vous dire qu'elle se reportait tout entière sur vous?

Pourtant ce ne pouvait être de l'amour; car j'en ignorais jusqu'au nom; quelle passion peut vivre au cœur d'un enfant? Et cependant j'éprouve encore la même émotion que j'éprouvais, adolescent, dans cette solitude de rochers. Une seule image était empreinte dans mon cœur : j'aimais ces froides régions, et n'en désirais point d'autres. J'avais peu de besoins, car tous mes vœux étaient comblés; et pures étaient mes pensées, car mon âme était avec vous.

Je me levais avec l'aube. Guidé par mon chien, je bondissais de montagne en montagne; ma poitrine luttait contre les flots rapides de la Dée [71], où j'écoutais de loin le chant du montagnard. Le soir, étendu sur ma couche de bruyère, vous seule, ô Marie! remplissiez tous mes rêves; mes prières ferventes s'élevaient vers le ciel, car elles commençaient toujours par une bénédiction pour vous.

J'ai quitté ma froide patrie, et mes illusions ont disparu; les montagnes se sont évanouies, ma jeunesse n'est plus; dernier rejeton de ma race, je dois me flétrir solitaire et n'avoir de joie que dans le passé. Ah! la grandeur, en élevant ma destinée, l'a rendue amère. Scènes de mon enfance

combien vous m'étiez plus chères! Mes espérances, quoique déçues, ne sont point pourtant oubliées; malgré le froid qui glace mon cœur, il ne s'est point détaché de vous.

Quand je vois une colline sombre lever son front vers le ciel, je songe aux rochers qui couvrent Colbleen de leur ombre [72]; quand je vois deux yeux bleus qui parlent d'amour, je pense aux yeux qui me faisaient aimer ces lieux sauvages; quand par hasard s'offre à mes regards une flottante chevelure, pour peu que sa couleur me rappelle celle de Marie, je songe à l'or de ces boucles ondoyantes, trésor de la beauté, et que je n'ai vues qu'à vous.

Cependant il luira peut-être le jour où je verrai les montagnes s'élever devant moi dans leurs manteaux de neige [73]! Mais quand planeront au-dessus de ma tête leurs cimes qui n'auront point changé, Marie sera-t-elle là pour me recevoir? Oh, non! Adieu donc, collines où fut élevée mon enfance; et toi, rivière de la Dée, adieu à tes ondes! Nul toit dans la forêt n'abritera ma tête. Ah, Marie! sous quel abri pourrais-je vivre sans vous?

AU COMTE GEORGE DELAWARR.

Oh, oui! je l'avouerai, nous étions chers l'un à l'autre. Les amitiés de l'enfance sont passagères, mais vraies. Vous aviez pour moi la tendresse d'un frère; j'éprouvais pour vous le même sentiment.

Mais l'Amitié déplace parfois le siége de son doux empire; une longue affection expire en un moment: comme l'Amour, elle vole sur des ailes rapides; mais elle ne brûle pas comme lui d'un feu inextinguible.

Bien souvent Ida nous vit rêver ensemble. Elles furent heureuses les scènes de notre jeunesse! Au printemps de la vie, comme le ciel est serein! Mais voici venir l'hiver et ses sombres tempêtes.

La Mémoire ne s'unira plus à l'Amitié pour nous retracer les délices de notre enfance; le cœur cuirassé d'orgueil ne se laisse point émouvoir, et ce qui ne serait que justice lui paraît une honte.

Cependant, cher George (car je dois encore vous estimer, et je ne puis récriminer contre le petit nombre de ceux que j'aime), le hasard m'a fait vous perdre, le hasard peut vous rendre à moi : le repentir effacera le vœu que vous avez fait.

Je ne me plaindrai pas, et malgré le refroidissement de notre affection, nul ressentiment corrosif ne vivra dans mon cœur. Je suis rassuré par cette simple réflexion, que tous deux nous pouvons avoir tort, et tous deux devons pardonner.

Vous saviez que, si le danger l'exigeait, mon âme, mon cœur, ma vie, étaient à vous; vous saviez que, dévoué tout entier à l'Amitié et à l'Amour, le temps et l'absence ne m'avaient point changé.

Vous saviez... Mais loin de moi ces vains retours sur le passé! les liens qui nous unissaient sont rompus. Un jour, mais trop tard, ces doux souvenirs reviendront à votre mémoire, et vous soupirerez après celui qui fut autrefois votre ami.

Pour le moment, nous nous séparons; j'espère que ce ne sera pas pour toujours; car le temps et le regret vous ramèneront à moi. Efforçons-nous l'un et l'autre d'oublier la cause de notre désaccord. Je ne veux point de réparation : je ne demande que des jours semblables à ceux du passé.

AU COMTE DE CLARE.

Tu semper amoris
Sis memor, et cari comitis ne abscedat imago.
VALERIUS FLACCUS.

Ami de ma jeunesse! lorsque tous deux enfants nous errions ensemble, chers l'un à l'autre, unis par l'amitié la plus pure, le bonheur qui donnait des ailes à ces heures vermeilles était si doux, qu'il est rarement accordé aux mortels de savourer ici-bas de tels plaisirs.

Le souvenir seul de cette félicité m'est plus cher que toutes les joies que j'ai connues loin de vous. J'éprouve une peine, sans doute, mais une peine qui me fait du bien, à me rappeler ces jours et ces moments, et à soupirer encore le mot : « Adieu! »

Ma pensive mémoire erre avec délices sur ces scènes dont

nous ne jouirons plus, ces scènes à jamais regrettées. La mesure de notre jeunesse est comblée. Le rêve du soir de la vie est plein de tristesse et d'ombre, et nous ne nous reverrons peut-être jamais !

Ainsi l'on voit deux fleuves partir d'une source commune; bientôt, oubliant le lien qui les unit, ils se séparent, vont, en murmurant, se frayer un autre cours, et ce n'est que dans l'Océan qu'ils se rejoignent.

Ainsi coulent nos deux existences, mêlées de biens et de maux, dans des lits rapprochés, mais distincts, sans se confondre comme auparavant; tour à tour lentes et rapides, troubles et transparentes, jusqu'à ce que l'une et l'autre s'engloutissent dans le gouffre sans fond de la Mort.

Cher ami ! nos deux âmes, qui n'avaient autrefois qu'un vœu, qu'une pensée, coulent maintenant dans des lits différents. Dédaignant les humbles plaisirs des champs, la destinée t'appelle à vivre au sein de la politesse des cours, à briller dans les fastes de la Mode.

Mon sort à moi est de perdre mon temps au milieu des amours, ou d'exhaler mes rêveries en rimes dépourvues de sens et de raison. Car (les critiques le savent) le sens et la raison abandonnent tout poëte amoureux, et ne lui laissent pas une pensée saisissable.

Ce pauvre LITTLE[74], ce barde tendre et mélodieux qui s'était déjà fait connaître du public par ses chants, qui avait servi d'interprète aux leçons de l'Amour, il lui a semblé dur que d'impitoyables critiques l'accusassent d'être sans esprit et immoral.

Mais tant que tu seras loué par la beauté, harmonieux favori des neuf Sœurs, ne te plains pas de ta destinée. On lira encore tes vers charmants quand le bras de la Persécution sera flétri et tes critiques oubliés.

Toutefois, je reconnais un certain mérite à ces gens dont la férule impitoyable châtie les mauvais vers et ceux qui les écrivent; et dussé-je moi-même être bientôt à mon tour immolé à leurs sarcasmes, franchement je ne les appellerai point en duel[75].

Peut-être ne feraient-ils pas mal de briser la lyre discordante d'un novice aussi jeune. Celui qui commence à pécher à dix-neuf ans ne peut manquer à trente d'être un incorrigible mécréant.

Maintenant, cher ami, je reviens à toi; et vraiment des excuses te sont dues : accepte cette concession que je te fais. En vérité, cher Clare, mon imagination, dans son vol, voltige tantôt à gauche, tantôt à droite; ma muse aime beaucoup les digressions.

Je disais donc, autant que je me le rappelle, que ton destin serait d'ajouter une étoile au ciel de la royauté. Puisse la faveur des rois se fixer sur toi ! Si un noble monarque vient à régner, qui sache apprécier le mérite, tu ne rechercheras pas en vain son sourire.

Mais, puisque les périls abondent dans les cours, où de subtils rivaux font briller leur clinquant, puissent les saints te préserver de leurs piéges, et puisses-tu n'accorder jamais ton amitié ou ton amour qu'à des âmes dignes de la tienne !

Puisses-tu ne pas dévier un seul moment de la voie droite et sûre de la vérité ! Ne te laisse point séduire à l'appât du plaisir. Puisses-tu ne fouler jamais que des roses ! Que tous tes sourires soient des sourires d'amour, tous tes pleurs des pleurs de joie !

Oh ! si tu veux que le bonheur soit le partage des jours et des ans qui te sont réservés, et que la vertu forme ta couronne, sois toujours ce que tu as été, sans tache, comme je t'ai connu; sois toujours ce que tu es maintenant.

Et moi, bien qu'un léger tribut d'éloge, qui viendrait consoler mon vieil âge, me fût doublement cher, dans ces bénédictions que j'appelle sur ton nom chéri, je renoncerais volontiers à la gloire du *poëte* pour celle du *prophète*.

VERS ÉCRITS SOUS UN ORMEAU DANS LE CIMETIÈRE D'HARROW[76].

Lieu cher a mon jeune âge ! tes vieux rameaux frémissent agités par la brise qui rafraîchit ton ciel sans nuage ! Ici je

suis seul, et je médite; je foule ton gazon tendre et verdoyant, que j'ai tant de fois foulé avec ceux que j'aimais, avec ceux qui, dispersés au loin, regrettent peut-être comme moi les jours heureux qu'ils ont connus autrefois. En revoyant cette colline sinueuse, mes yeux t'admirent, mon cœur t'adore encore, ormeau vénérable qui tant de fois m'as vu couché sous ton ombrage, rêver à l'heure du crépuscule. J'étends encore ici mes membres fatigués, comme j'ai fait naguère; mais ce n'est plus avec les mêmes pensées. Tes branches, qui gémissent au souffle du vent, semblent inviter mon cœur à évoquer la mémoire du passé; elles semblent murmurer, en se balançant doucement sur ma tête : « Pendant que tu le peux, dis-nous un long et dernier adieu. »

Lorsque le Destin glacera enfin ce cœur qu'agite une fièvre brûlante, et que ses inquiétudes et ses passions se calmeront dans la mort, j'ai souvent pensé que ce serait un adoucissement à ma dernière heure, si quelque chose peut adoucir ce moment où la vie abdique sa puissance, de savoir qu'une humble tombe, une étroite cellule renfermerait ma cendre aux lieux où se plaisait mon cœur; il me semblait qu'avec cet espoir la mort me serait douce. Ainsi, je reposerais là où se reportaient toutes mes pensées; je dormirais en ce lieu où naquirent toutes mes espérances, théâtre de ma jeunesse, couche de mon repos, étendu pour toujours sous cet ombrage protecteur, pressé par la pelouse où s'est jouée mon enfance, enveloppé par ce sol qui m'était cher, mêlé à la terre qu'ont foulée mes pas, béni par les voix qui, enfant, charmaient mon oreille, pleuré par le petit nombre de ceux qu'ici mon âme avait choisis, regretté par les amis de mon premier âge, et oublié du reste du monde.

2 septembre 1807.

Les « Vers écrits sous un ormeau dans le cimetière d'Harrow » terminent le recueil imprimé à Newark en 1807. Nous allons maintenant donner l'article célèbre dans lequel *la Revue d'Édimbourg* attaqua ces productions de la jeunesse de notre poëte. Le génie de Byron avait besoin peut-être de cette critique acerbe, de ce vigoureux stimulant. Ce fut l'indignation qui le fit véritablement poëte

et lui révéla sa mission. C'est sous ce point de vue surtout que cette critique acquiert de l'importance. On voit dans les dernières lettres de Byron, qu'il l'attribuait à M. Brougham (aujourd'hui lord Brougham). Nous ignorons si cette opinion est fondée; mais, quel que soit l'auteur de cet article, il forme dans l'histoire littéraire de Byron un lien si essentiel, que nous croyons devoir l'insérer ici en entier.

ARTICLE DE LA « REVUE D'EDIMBOURG. »

EXTRAIT DU NUMÉRO DE JANVIER 1808.

***HEURES DE PARESSE**, recueil de Poëmes originaux et de Traductions en vers, par George Gordon, lord Byron, mineur. Un volume in-octavo de deux cents pages. Newark,* 1807.

La poésie de ce jeune lord appartient à cette classe d'ouvrages qui est à bon droit maudite des hommes et des dieux. En effet, nous ne nous rappelons pas avoir jamais vu un recueil de vers qui s'éloignât aussi peu que celui-ci de ce terme moyen de la médiocrité. Ces productions sont d'un plat mortel, ne descendent ni ne s'élèvent, et gardent le juste niveau, comme pourrait le faire une eau stagnante. Pour atténuer ce tort, le noble auteur se plaît à se réfugier dans l'excuse de sa minorité. Cette excuse, nous la voyons sur le titre, nous la retrouvons encore sur la dernière page de la couverture; elle arrive à la suite de son nom, et semble faire partie de son *style*. On en parle beaucoup dans la préface; et on a eu soin de mettre à chaque pièce de vers une date indiquant l'âge auquel elle a été composée. Or, nous pensons qu'en fait de minorité la loi est parfaitement claire. Elle constitue un motif d'excuse pour le défendeur : nul demandeur ne peut le présenter à l'appui de ses prétentions. C'est ainsi, par exemple, que, si une action était intentée contre lord Byron à l'effet de l'obliger à produire à la cour une certaine quantité de poésies, et qu'il y fût condamné par jugement, il est très probable qu'il ne serait pas admis à donner comme *poésie* le contenu de ce volume. C'est alors qu'il pourrait s'excuser sur sa *minorité*; mais, comme c'est volontairement qu'il produit sa marchandise, si elle ne peut avoir cours, il n'a pas le droit d'exiger que le prix lui en soit payé en numéraire de bonnes et solides louanges. Tel est l'état de la loi en cette matière, et nous ne doutons pas que les tribunaux ne prononcent dans le même sens. Toutefois la vérité est peut-être que, dans tout ce qu'il nous dit sur sa

jeunesse, l'auteur a bien plus en vue d'exciter notre étonnement que d'adoucir nos censures. Il veut peut-être nous dire par-là : « Voyez comme un mineur peut écrire ! J'ai composé ce poëme à dix-huit ans ; quand j'ai fait celui-ci je n'en avais que seize ! » Mais, hélas ! nous nous rappelons tous la poésie de Cowley à dix ans et de Pope à douze ; et, loin d'apprendre avec surprise qu'un jeune homme ait fait de mauvais vers dans l'intervalle de sa sortie de pension à sa sortie de l'Université inclusivement, nous regardons cet événement comme on ne peut plus commun ; c'est ce qui arrive à neuf personnes sur dix parmi les individus élevés en Angleterre ; et la dixième personne fait encore mieux les vers que lord Byron.

Il est un autre privilége encore que l'auteur fait valoir ; mais celui-là, il ne le produit que pour l'écarter ensuite. Toutefois, il est certain qu'il fait de fréquentes allusions à sa famille et à ses ancêtres, tantôt dans ses vers, tantôt dans ses notes ; et, tout en faisant l'abandon de ses prétentions sur l'élévation de son rang, il a grand soin de nous rappeler le sentiment du docteur Johnson qui veut que lorsqu'un grand seigneur se fait auteur, il lui soit tenu compte de son mérite. Et, par le fait, c'est cette considération seule qui nous engage à donner place aux poëmes de lord Byron dans notre Revue, en y ajoutant toutefois notre désir de lui donner un bon conseil, qui est d'abandonner désormais la poésie, et d'appliquer d'une manière plus profitable ses talents, qui sont considérables, et ses autres avantages, qui ne laissent pas que d'être grands.

Dans ce but, nous prenons la liberté de lui déclarer très sérieusement, que tout l'art de la poésie ne consiste pas dans la rime de la syllabe finale, même accompagnée de la présence d'un certain nombre de pieds, lors même (ce qui n'arrive pas toujours) que l'auteur les aurait régulièrement scandés et comptés avec exactitude sur ses doigts. Nous le supplions de croire qu'une certaine portion de chaleur et quelque peu d'imagination sont nécessaires pour constituer un poëme ; et que, de nos jours, un poëme, pour être lu, doit contenir au moins une pensée tant soit peu différente des idées des écrivains antérieurs, ou différemment exprimée. Nous lui demanderons de bonne foi s'il y a quelque chose qui mérite le nom de poésie dans des vers comme ceux-ci, par exemple, écrits en 1806 ; et si, en supposant même qu'un jeune homme de dix-huit ans pût adresser à ses ancêtres des choses aussi communes, un jeune homme de dix-neuf devait les publier :

« Adieu, ombres héroïques ! en s'éloignant de la résidence de ses pères, votre descendant vous salue. Aux rives étrangères ou sur la terre natale, il pensera à la gloire et à vous, et ce souvenir ranimera son courage.

« Bien qu'il verse des larmes à cette séparation douloureuse, c'est la nature, et non la crainte, qui les lui fait répandre. Une noble émulation l'accompagnera aux terres lointaines. Il ne saurait oublier la gloire de ses ancêtres.

« Il chérira le souvenir de cette gloire ; il jure de ne jamais ternir votre renom. Comme vous il vivra, et mourra comme vous. Quand il ne sera plus, puisse-t-il mêler sa cendre à la vôtre ! »

Nous affirmons positivement que la totalité du volume publié par le noble mineur ne contient rien de mieux que ces stances.

Lord Byron devrait se garder de tenter ce que les plus grands poëtes ont fait avant lui ; car il n'y a rien de terrible comme les comparaisons, ainsi qu'il aura pu s'en convaincre chez son maître d'écriture. L'ode de Gray sur le collége d'Eton aurait dû lui faire supprimer les dix strophes boiteuses « sur une vue lointaine du village et du collége d'Harrow,

« Où l'imagination me retrace encore les traits de camarades unis à moi par l'amitié et l'espiéglerie. Combien m'est cher votre souvenir toujours vivant, qui repose là dans ce cœur d'où l'espérance est bannie ! »

De même les vers charmants de M. Rogers « *Sur une larme* » auraient dû servir d'avertissement au noble auteur de ce recueil, et nous épargner une douzaine de strophes comme les suivantes :

« C'est à l'ardente charité qu'on reconnaît une âme compatissante ; alors que la pitié se manifeste, elle répand sa douce rosée dans une larme.

« L'homme qui s'abandonne au souffle des vents et traverse les flots orageux de l'Atlantique, se penche sur la vague qui bientôt peut-être sera son tombeau, et y laisse tomber une larme. »

Nous en dirons autant des sujets dans lesquels des poëtes antérieurs ont échoué. Ainsi, par exemple, nous ne croyons pas qu'une muse dans sa minorité fût capable de traduire « l'*Apostrophe d'Adrien à son âme*, » tentative qui avait déjà réussi assez mal à Pope lui-même. Si nos lecteurs ne veulent pas nous croire, qu'ils jugent par eux-mêmes :

Petite âme, douce et légère,
Du corps hôtesse passagère,
Eh ! que vas-tu faire là-bas.

Pâle, tremblotante, chétive?
Crois-moi, sur cette froide rive,
Ta gaîté ne te suivra pas.

Quoi qu'il en soit, nous croyons lord Byron épris surtout de ses traductions et de ses imitations. Nous en avons de toutes les espèces, depuis Anacréon jusqu'à Ossian; et, à les considérer comme devoirs de classes, ce n'est pas trop mal; seulement, pourquoi les imprimer lorsqu'elles ont fait leur temps et servi à leur but? Pourquoi, par exemple, appeler traduction le je ne sais quoi de la page 79, dans lequel deux mots de l'original (θελω λεγειν) sont délayés en quatre vers; et cet autre passage à la page 81, où μεσονυκτιαις ποθ' ὡραις est traduit en six vers qui clochent? Quant à la poésie ossianique, nous ne sommes pas juges compétents; car, à dire vrai, nous sommes si peu versés dans cette espèce de composition, qu'en exprimant notre opinion sur les rapsodies de lord Byron, nous craindrions que notre critique ne tombât sur quelque lambeau de l'œuvre de Macpherson lui-même. Si donc le début suivant d'un « *Chant des Bardes* » est effectivement de la plume de sa seigneurie, nous le condamnons formellement, autant du moins que nous pouvons le comprendre : « Quelle est cette apparition qui plane sur le mugissement des nuages? quelle est cette ombre farouche qui brille à travers les rouges clartés de la tempête? C'est Orla, le chef brun d'Oïthona. Il n'avait point, » etc. Après avoir retenu ainsi ce « chef brun » pendant quelque temps, les bardes concluent en lui conseillant de « relever sa blonde chevelure, puis de la déployer sur l'arc-en-ciel, et de sourire à travers les larmes de l'orage. » Il n'y a pas moins de neuf pages de ces belles choses-là. Tout ce que nous pouvons dire en leur faveur, c'est qu'elles sentent terriblement leur Macpherson : et, en effet, elles sont presque aussi ennuyeuses et aussi stupides.

Les poëtes ont le privilége de l'égoïsme; mais ils sont tenus d'en faire un usage modéré; et surtout un individu qui, bien qu'ayant complété sa dix-neuvième année, se pique d'être un barde enfant (« moi, mon Hélicon sans art, c'est la jeunesse »), devrait ne pas en savoir tant au sujet de ses ancêtres. Outre un poëme déjà cité sur le manoir de la famille de Byron, nous en avons un autre de onze pages sur le même sujet. L'auteur se serait abstenu de l'insérer, mais, à la demande particulière de ses amis, etc. Il conclut par cinq strophes sur lui-même, « le jeune et dernier rejeton d'une noble race. » On trouve aussi de longs détails sur ses ancêtres ma-

ternels dans un poëme sur le *Lachin y Gair*, » montagne où il a passé une partie de sa jeunesse, et où il aurait pu apprendre qu'un pibroch n'est pas une cornemuse, pas plus qu'un duo n'est un violon.

Comme l'auteur a consacré une grande partie de son recueil à immortaliser l'emploi de son temps au collége et à l'Université, nous ne terminerons pas sans offrir au lecteur un extrait de ces ingénieuses compositions. Dans une ode qui porte une épigraphe grecque, et intitulée « *Granta*, » nous lisons les magnifiques strophes qui suivent :

« Là, dans des chambres étroites et humides, le candidat aux prix du collége travaille à la lueur de la lampe nocturne, se couche tard et se lève matin.

« Celui qui cherche dans Scale de fausses quantités, ou se morfond sur un triangle, et se prive de plus d'un repas salutaire pour ergoter en latin barbare;

« Renonçant au charme des lectures historiques, et préférant aux chefs-d'œuvre littéraires le carré de l'hypothénuse.

« Toutefois ce sont là des occupations innocentes, qui ne font de mal qu'à l'infortuné étudiant, comparées aux récréations qui rassemblent ces jeunes imprudents. »

Nous sommes vraiment fâchés de trouver sur la psalmodie du collége des détails aussi peu favorables que ceux que contiennent ces strophes d'un sel tout à fait attique :

« Nos chantres sont plus que médiocres, même pour des novices. Point de grâce à ce ramas de pécheurs à la voix croassante!

« Si David, quand il eut fini son œuvre, avait entendu chanter devant lui ces lourdauds, ses psaumes ne seraient point arrivés jusqu'à nous; dans son dépit il les eût mis en pièces. »

Mais, quelque jugement que nous portions des poëmes de ce noble mineur, il paraît qu'il faut les prendre tels quels et nous en contenter, car ce sont les derniers que nous aurons de lui. Il n'est, dit-il, qu'un intrus dans les bosquets du Parnasse, il n'a jamais vécu dans un grenier comme les poëtes de pur sang; et, « bien qu'autrefois, insouciant montagnard, il ait erré dans les highlands de l'Écosse, » il y a quelque temps qu'il n'a eu cet avantage. D'ailleurs il n'attend aucun profit de son livre; et, qu'il réussisse ou non, il n'est pas probable, d'après sa position et ses occupations ultérieures, qu'il condescende à devenir auteur. Prenons donc ce qu'on nous offre, et soyons reconnaissants. Pauvres diables que nous sommes, de quel droit ferions-nous les difficiles? Nous devons

être fort aises d'obtenir déjà tant d'un homme du rang de sa seigneurie, qui n'habite pas un grenier, mais qui a en sa possession l'abbaye de Newstead. Nous le répétons, soyons reconnaissants. Comme l'honnête Sancho, bénissons Dieu de ce qu'on nous donne, et ne regardons pas dans la bouche d'un cheval dont on nous fait cadeau [77].

NOTES DES HEURES DE PARESSE.

1 Cette préface a été omise dans la seconde édition.

2 Le comte de Carlisle, auteur d'une tragédie intitulée : *la Vengeance d'un Père.*

3 L'auteur réclame spécialement l'indulgence du lecteur pour ce petit poëme, son premier essai, qui fut composé à l'âge de quatorze ans. *B.*

4 C'est le nom par lequel l'auteur a partout désigné Harrow.

5 Le docteur Drury, auquel j'ai causé bien des tourments, a été l'ami le meilleur, le plus tendre et le plus éclairé que j'aie jamais eu. Je le regarde encore aujourd'hui comme un second père. *B.*

6 Le docteur Butler.

7 Dans les écoles publiques de l'Angleterre, les commençants sont soumis à leurs aînés, jusqu'à ce que, parvenus aux classes supérieures, ils commandent à leur tour.

8 Thomas Sackville, lord Buckhurst, créé par Jacques Ier comte de Dorset, fut le premier qui composa un drame régulier.

9 Charles Sackville, comte de Dorset, regardé comme l'homme le plus accompli de son temps.

10 Miss Chaworth appartenait à cette famille des Chaworth qui devait avoir pour lord Byron un intérêt profond et tout spécial. C'était en 1804. Six semaines passées auprès d'elle enflammèrent le cœur du jeune homme. Avec les vacances son beau rêve s'évanouit. Il ne la revit plus qu'une fois, l'année suivante. En août 1805, elle se maria, et mourut en 1832, de la frayeur que lui causa le pillage du manoir de Colwick par les insurgés de Nottingham.

11 C'est le nom classique de l'université de Cambridge.

12 Auteur d'un ouvrage sur la versification grecque.

13 Les jours de fête les étudiants portent des surplis dans la chapelle.

14 Mes amitiés d'enfance ont été des *passions* (car j'ai toujours été violent) : je ne crois pas qu'il y en ait une seule qui ait duré jusqu'à présent; il est vrai que la mort en a moissonné quelques-unes. *B.*

15 A Harrow, dans tous mes combats, je me suis passablement tiré d'affaire. Je ne crois pas avoir été vaincu plus d'une fois sur sept. *B.*

16 On montre, dans le cimetière d'Harrow, une tombe de laquelle on découvre Windsor. C'est là que Byron allait fréquemment passer des heures

entières, plongé dans ses méditations. Les élèves l'ont appelée la « tombe de Byron. »

17 Personnage d'un drame d'Young, intitulé *la Vengeance.*

18 Acteur célèbre.

19 C'est la traduction presque littérale d'un proverbe espagnol.

20 Cet incident eut lieu à Southwell, et la jolie demoiselle à laquelle ces vers furent adressés était miss Houson.

21 Selon les lois, tout mineur est réputé enfant.

22 « Quand j'entrai au collége de la Trinité, à Cambridge, en 1805, à dix-sept ans et demi, j'étais dans la disposition d'esprit la plus insupportable. J'étais malheureux de quitter Harrow, malheureux d'aller à Cambridge au lieu d'aller à Oxford, malheureux par suite de circonstances domestiques de différents genres, et conséquemment aussi insociable qu'un loup qu'on a enlevé du milieu de sa bande. » *B.*

M. Moore ajoute : « Le genre de vie que menait alors Byron, au milieu des dissipations de Londres et de Cambridge, sans foyer, sans même le toit d'un ami pour le recevoir, était peu propre à le rendre content de lui-même ou du monde. N'ayant à se conformer à d'autre volonté que la sienne, les plaisirs pour lesquels il avait le plus de goût lui devinrent bientôt insipides, faute de ces indispensables assaisonnements de toute jouissance, la rareté et l'obstacle. »

23 Ayant appris que cette pièce de vers avait été l'objet de censures sévères et peu ménagées, je n'y répondrai qu'en citant un passage d'un ouvrage estimé, l'*Etranger en France*, de Carr : — « Pendant que nous étions occupés à regarder un grand tableau, où l'on voyait entre autres un guerrier totalement nu, une dame à l'air prude, et qui paraissait avoir atteint l'âge où l'on désespère, l'examina longtemps avec sa lorgnette, puis dit aux personnes de sa société : « Il y a beaucoup d'indécence dans ce tableau. » Sur quoi madame S..... me dit à l'oreille : « C'est dans ce qu'elle vient de dire qu'est l'indécence. » *B.*

24 La catastrophe de cette légende est puisée dans l'histoire de Jéronymo et Lorenzo, au premier volume de l'*Arménienne*, ou *le Voyeur de spectres*, par Schiller. Elle a aussi quelque analogie avec une scène du troisième acte de *Macbeth.*

25 Les montagnards d'Ecosse allument, le 1er mai, de grands feux de joie, appelés *Beal-tain*, feux de Baal. C'est une ancienne superstition celtique.

26 Le docteur William (lord Mansel).

27 Shakspeare.

28 Le Cam, rivière de Cambridge.

29 Expression familière aux quakers, qui croient à l'opération de l'Esprit saint dans le cœur de l'homme.

30 La cornaline dont il est ici parlé fut donnée à lord Byron par un enfant de chœur de Cambridge, nommé Eddlestone, qui paraît avoir été de sa part l'objet de l'amitié la plus enthousiaste.

31 Dans mon enfance, je passais pour bon acteur. Outre les déclamations d'Harrow, dans lesquelles j'excellais, en 1806, à Southwell, sur un